E. Vignes

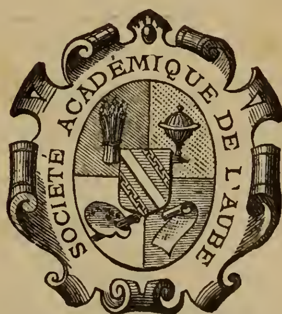
LE DERNIER PANEGYRISTE D'HONORE DE BALZAC



LE
DERNIER PANÉGYRISTE
D'HONORÉ DE BALZAC

PAR

M. ÉDOUARD VIGNES
ANCIEN PRÉSIDENT
MEMBRE RÉSIDANT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE L'AUBE



TROYES
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DUFOUR-BOUQUOT
Rue Notre-Dame, 41 et 43
—
1891



Extrait des Mémoires de la Société Académique de l'Aube
Tome LIV. — 1890

LE DERNIER PANÉGYRISTE
D'HONORÉ DE BALZAC

L'Académie française a couronné récemment, par un prix d'éloquence, une étude sur Honoré de Balzac, due à la plume d'un de nos compatriotes qui porte un nom déjà cher au département de l'Aube, M. Augustin Cabat.

Il ne sera pas indifférent à la Société Académique qu'à propos d'un succès qui la touche, à plus d'un titre, nous l'entretenions un instant de l'œuvre d'Honoré de Balzac et du jugement porté sur cette œuvre par un brillant panégyriste.

Un retour en arrière de quarante ans dans le monde du roman peut être instructif, et il ne peut être qu'agréable avec un compagnon aussi alerte et un guide aussi sûr que M. Cabat.

M. Augustin Cabat, envisageant l'œuvre de Balzac dans son ensemble, en saisit de suite le caractère original, la *volonté* qui a fait de cette œuvre quelque chose d'absolument personnel : Balzac a créé un *monde tout entier*, dans le domaine de l'imagination, et il a incarné, dans chacun de ses personnages, une volonté qui, à son tour, a fait de chacun un type net, accusé. Que Balzac ait décrit ce monde

avec un pinceau plus ou moins habile, des couleurs plus ou moins vives, c'est le côté secondaire de l'œuvre; le côté principal, c'est que ce monde a été créé par lui. D'autres copient ce qu'ils voient ou croient voir; Balzac crée plutôt ce qu'il décrit; il en fait un type qui se rapproche plus ou moins de la réalité, mais qui est toujours au-dessus d'elle.

Qui pourrait contredire à ce jugement de M. Cabat, quand on se rappelle les différents actes de cette grande pièce que Balzac a appelée la *Comédie humaine*, c'est-à-dire presque tous les vices de l'homme (bien plus les vices que les vertus), pris sur le fait, étudiés dans leur formation, lentement décrits dans leur développement, mais surtout burinés avec une force qui a laissé dans notre souvenir une empreinte ineffaçable? Il a, comme le dit M. Cabat, représenté toutes les classes, tous les âges, peint l'homme dans toutes ses situations, mari ou célibataire, jeune homme ou jeune fille, vieille fille ou vieux garçon; il l'a fait avare ou prodigue, athée ou croyant; il a pesé l'influence des femmes sur le monde, analysé l'homme de lettres, le prêtre, le magistrat, le chef de bureau, l'homme d'affaires, l'homme de loi et l'homme hors la loi, les gens d'ancien régime et les gens de la Charte, le financier, l'usurier, le marchand, l'artiste et le médecin..... Oui, mais tous ces portraits sont-ils vrais? M. Cabat, qui aime pourtant Balzac, laisse voir, montre même qu'ils ont été beaucoup le fruit de l'invention; c'est dans son imagination puissante, et dirigée par sa volonté, que Balzac les a *créés;* ce n'est pas dans le monde réel qu'il les a *vus*.

En cela, l'œuvre de Balzac a manqué de vérité, de mesure et de justice. On n'est pas avare, ambitieux, débauché, comme ses principaux personnages, comme l'ont été Grandet, Rastignac, Maxime de Trailles et les autres. Je n'en veux pour preuve que Grandet, son avare, se jetant, à son lit de mort, par convoitise, sur le Crucifix en vermeil du

prêtre qui lui donne les derniers sacrements. « Les per- « sonnages de Balzac, écrit M. Cabat, sont tout d'une « pièce, forts ou faibles, bons ou méchants, fripons ou « dupes. *Voilà en quoi ils diffèrent des êtres réels*, » c'est-à-dire qu'ils dépassent la mesure du vrai.

Je me souviens, en effet, que c'était l'impression d'il y a quarante ans, quand on lisait Balzac. Il faudrait que le monde eût fait de singuliers progrès pour trouver aujourd'hui qu'il atteint de tels modèles.

Autrefois, le roman ne tenait pas absolument à être une peinture du réel ; il semblait qu'il pouvait aller au-delà. L'école nouvelle, — dont Balzac a été un des premiers maîtres, — s'est imposé la vérité, comme première règle. C'est la prétention du naturalisme. Par ce côté, cette école ne mérite sans doute pas de critique, quoique *l'idéal du bien* ne soit point à dédaigner, mais il ne faudrait pas que, par amour du vrai, on arrivât à préférer *l'idéal du mal.* N'est-ce pas, cependant, ce que Balzac, — et surtout ses successeurs, — nous ont donné? Le raffinement apporté aujourd'hui dans l'étude du cœur humain n'est pas seulement dans la forme, il tient aussi au fond même de la littérature : le romancier est médecin, sa plume est un scalpel, et tout ce qu'il découvre dépasse le vraisemblable dans le répugnant.

Quelle influence peut avoir sur une société énervée par une agitation matérielle sans précédent, et qui ne croit qu'à ce qui frappe les sens, un tableau du mal dépassant le vraisemblable, sinon de faire que les crimes arrivent quelquefois, dans le monde réel, à atteindre l'invraisemblance du roman ?

Balzac, grand inventeur de caractères, a-t-il été grand écrivain ? Son style a-t-il eu la force de sa pensée ? — Ce n'est point son mérite, et M. Augustin Cabat répond brièvement : « S'il avait fréquenté davantage l'école des clas- « siques, il y aurait appris les belles réticences de leur style,

« heureux d'exprimer tout avec un mot. Il n'a jamais su « que le grand art est un abréviateur. De là, son intempé« rance, sa prodigalité de mots, son luxe bruyant de com« paraisons et d'images ; de là, cette expression à la fois « subtile et lourde, qui rebute dans ses livres. »

Ce qui force l'attention dans Balzac, ce n'est pas, en effet, cette légèreté de style, ce fini de la forme qui est aujourd'hui la principale recherche de beaucoup d'écrivains. Chez lui, comme chez A. Dumas père, à un degré déjà moindre pourtant, l'action était vivante, et elle couvrait l'incorrection du style, souvent amenée par l'abondance des idées. Depuis, les romanciers se sont beaucoup occupés de faire l'anatomie du cœur humain avec une prétention scientifique. Autrefois, on le montrait vivant. Aujourd'hui, on le fouille, on le scalpe, vivant ou mort, et on rachète le côté un peu répugnant de cette opération, par l'habileté de la main, la légèreté du trait, le tranchant du mot.

Je viens d'exposer rapidement le jugement de M. Augustin Cabat, sur Balzac : l'homme *refait* par Balzac est plus grand, ou plutôt plus petit que nature, puisque ce sont ses vices qu'il a peints. L'ensemble du tableau marque une conception puissante, cette force de création qui a été et sera toujours le premier cachet d'une grande œuvre, dans les lettres comme dans les arts ; chez Balzac, cette conception n'a pas toujours approché de son vol ce modèle unique, ce type idéal, rêvé par le poète et l'artiste, que l'homme de génie atteint seul, et qui, dans le mal comme dans le bien, semble avoir des proportions fixées par l'éternel architecte. Mais Balzac n'en est pas moins un peintre de morale supérieure. Dans l'exécution, son pinceau est souvent faible, mais cela a peu nui à sa gloire, et rien ne prouve mieux que, dans les œuvres de l'esprit, la forme n'est après tout qu'un accessoire, un vêtement.

Telle est bien, croyons-nous, l'opinion de M. Cabat sur Balzac. Mais il ne serait pas séant, en sa compagnie, de

pousser trop loin le dédain de la forme. M. Augustin Cabat a une qualité qu'il tient de famille : c'est un peintre élégant, sinon par le pinceau, du moins par la plume. L'élégance de son style lui a presque valu un reproche à l'Académie française, — heureux reproche, par le temps qui court, — et bien mérité, je crois, par M. Cabat; mais, chez lui, si le style est élégant, il est aussi nourri, la pensée s'élève constamment, et l'on sent que, pour donner de l'étendue à son regard et respirer plus à l'aise, il aime les sommets.

Jugez-en par ce tableau.

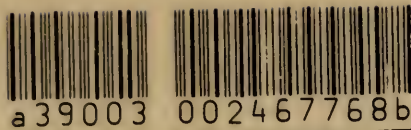
« Oui, dit-il, Balzac est un observateur chagrin de la « nature humaine, une sorte de la Rochefoucauld; mais s'il « affiche cette incrédulité en matière de bonnes actions, si « ses personnages substituent à la morale le fait accompli, « comme Rastignac, à qui il fait dire cyniquement : « Il « n'y a pas de vertu absolue; il n'y a que des circons- « tances, » faut-il s'en prendre à lui ou à son temps? Il « écrit à l'heure de la nuit tombante sur les grands hori- « zons qui s'ouvraient à la foi des anciens âges; autour de « lui, la législation hésite et s'interroge; le présent s'in- « quiète de l'avenir, le problème social n'est pas résolu. « De là, son accent de révolte contre des institutions qui, « ne faisant pas la part suffisante à l'homme de pensée, « mettent à trop haut prix son affranchissement pécuniaire. « Il semble qu'on entende dans ses pages le rire amer d'un « blessé de la vie. »

Messieurs, la cause de cette blessure n'existe plus; les institutions qui, avant 1848, ne faisaient pas une part suffisante à l'homme de pensée ont disparu. Si Balzac vivait, trouverait-il aujourd'hui cette part plus grande? Non, sans doute. C'est que le bonheur des sociétés tient à des croyances, et pas à des négations, — croyances qui, du reste, sont le vrai fondement de la liberté; — c'est que,

de plus, pour être heureux, la modération des désirs est un chemin plus court que la satisfaction des besoins surexcités indéfiniment par le progrès des arts et de la civilisation.

L'étude de M. Augustin Cabat sur un grand peintre de morale, — véritable écrin de pensées finement enchâssées, — plaît, d'un bout à l'autre, au lecteur charmé.

19 Juillet 1889.


a39003 002467768b